

Citation style

Wahnich, Sophie: Rezension über: Michael Sonenscher, *Sans-Culottes. An eighteenth-century emblem in the French Revolution*, Princeton: Princeton University Press, 2008, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 2.2 - Révolutions, S. 585-586, DOI: 10.15463/rec.1189735912, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

non seulement en parallèle, mais véritablement au nom d'une volonté d'éducation du public et de civilisation des mœurs. Formulée en même temps que celles du colloque *Les politiques de la Terreur*³, une telle thèse évite ainsi de voir la Terreur comme une simple politique de répression, mais plutôt comme une politique de régulation. À travers l'exemple de la liberté d'expression, C. Walton nous restitue cette période dans toute sa complexité, dans sa capacité d'invention républicaine au cœur des contraintes du moment, sans la réduire aux circonstances ni, à l'opposé, à un système d'État.

Échappant à bien des clichés, cet excellent essai plonge enfin le lecteur au cœur des contradictions parfois non surmontées que doivent affronter les périodes de démocratisation rapide, tiraillées entre l'impératif de liberté et la nécessité de protéger la stabilité des nouvelles institutions, ainsi que la paix civile et la dignité des individus. Ce faisant, C. Walton apporte une riche contribution à la compréhension du rôle de l'opinion publique et des médias dans la naissance des démocraties occidentales à la fin du XVIII^e siècle.

GUILLAUME MAZEAU

1 - Robert DARNTON, *Le diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*, Paris, Gallimard, 2010.

2 - Jean-Clément MARTIN, *Violence et Révolution française. Essai sur la naissance d'un mythe national*, Paris, Éd. du Seuil, 2006.

3 - Michel BIARD (dir.), *Les politiques de la Terreur, 1793-1794*, Rennes/Paris, PUR/Société des études robespierristes, 2008.

Michael Sonenscher

Sans-Culottes: An eighteenth-century emblem in the French Revolution

Princeton, Princeton University Press, 2008, x-493 p.

Michael Sonenscher nous offre un travail qui vient rompre avec un certain nombre d'idées reçues, tant sur le plan méthodologique que sur le plan historiographique et proprement historique. En effet, loin d'opposer l'histoire sociale et économique à l'histoire politique ou à l'histoire culturelle et textuelle, il choisit de montrer comment ces différentes manières

d'aborder les matériaux historiques se nourrissent les uns les autres dans une étude approfondie des origines et des usages du syntagme « sans-culotte ». Sur le plan historiographique, cela lui permet de remettre en question l'imaginaire hérité du XIX^e siècle, où le sans-culotte est finalement identifié au personnel politique populaire des grandes journées révolutionnaires de 1789 comme de 1792, mais aussi et surtout au moment 1793 et, de ce fait même, présenté comme l'allié politique par excellence de Robespierre, enfin associé à la violence de la période de la Terreur, quand ce n'est pas au buveur de sang des représentations thermidorienues.

En investissant l'histoire longue du syntagme « sans-culotte » aux XVII^e et XVIII^e siècles, M. Sonenscher montre que l'expression vient du monde lettré des salons et qu'elle a d'abord été associée à des plaisanteries qui s'y échangeaient, ayant bien davantage de liens avec des valeurs du XVIII^e siècle qu'avec les manières de s'habiller à proprement parler. Voltaire, dans un poème héroïque, évoque Jeanne d'Arc volant les culottes de l'anglais John Chandos, endormi, et dessinant une fleur de lys sur le fondement du chevalier. Les culottes sont à nouveau volées par Agnès Sorel qui voulaient les utiliser pour pénétrer dans le camp armé de Charles VII, mais elle est arrêtée avant et se retrouve devant le dit Chandos, en nymphe qui porte non seulement des culottes mais aussi dans la langue de Voltaire « la braguette », cette partie de la culotte fort large qui devait laisser présager du plaisir à donner à la dame. On assiste ainsi à une inversion des positions de genre. Mais le sans-culotte n'est pas seulement celui qui perd sa puissance, c'est aussi celui qui n'a pas d'esprit. M^{me} de Tencin offrait aux beaux esprits qui fréquentaient son salon des culottes de velours pour la nouvelle année. Enfin, dans le pamphlet *Mémoire sur la Bastille*, Simon Nicolas Henri Linguet évoque à nouveau des culottes trop petites pour sa stature et qui marqueraient ainsi la volonté de déshonorer les prisonniers, d'en faire des victimes.

Lorsque le mot devient l'expression d'une force politique, il s'agit de retourner les critiques formulées, en particulier au moment de la fusillade du Champ-de-Mars du 17 juillet 1791, où les pétitionnaires qui demandent que justice soit faite face à un roi traître qui a fui

sont présentés comme des « sans culottes » et « des gens qui ne veulent pas de roi » par les monarchistes qui s'opposent à la république implicitement réclamée. Autrement dit, les pétitionnaires seraient des hommes sans honneur et sans esprit. C'est alors que le courant Brissotin et en particulier Antoine-Joseph Gorsas, critique satirique de théâtre et des arts qui connaît bien cette littérature et ces plaisanteries, prend l'initiative d'un retournement énonciatif qui valorise le syntagme. Être un sans-culotte devient si l'on peut dire une lettre de noblesse républicaine. Le néologisme côtoie alors d'autres symboles plus connus et diffusés cet hiver 1791-1792 : la pique qui protège le tribun du peuple et le bonnet de laine rouge qui évoque les affranchis, l'une et l'autre dans la culture de la République romaine, bien connue de ces républicains révolutionnaires lettrés qui ainsi recyclent des symboles et des emblèmes utiles dans le but de rassembler le personnel politique populaire du courant républicain.

Selon Sully Prudhomme, ces bonnets de laine ou sans-culottes incarnent une série de qualités morales et politiques qu'on ne trouvait pas dans la bourgeoisie qui, comme le rat de la fable de La Fontaine, se cache dans son trou pour manger son fromage en attendant que l'agitation passe. Ce qui avait été un objet de plaisanterie devient donc un symbole de lutte de classe. D'un côté, les acheteurs de propriétés ou capitalistes, la classe mercantile, la bourgeoisie, de l'autre la classe industrielle, le peuple, la classe des travailleurs, les indigents, classe utile et laborieuse.

Désormais, il faudra bien entendre que le sans-culotte a d'abord été l'allié politique du courant brissotin dès 1792, le mot ayant été particulièrement mis en valeur durant les fêtes du printemps 1792, et notamment la journée du 20 juin 1792, journées à la fois populaires et de propagande républicaine orchestrées par les Brissotins. La fête du 25 mars 1792 met ainsi en scène un banquet républicain digne de l'Arcadie rousseauiste, et ce n'est pas le moindre enjeu de l'auteur de montrer comment les pratiques politiques sont habitées par des enjeux de théorie morale et politique sur la cité mais aussi sur la nature humaine, ses passions, ses émotions, qui permettent de comprendre pourquoi et comment dans ce printemps 1792 sont

convoqués la poésie, la musique, le théâtre, plutôt que le seul froid calcul de l'intérêt égoïste.

Pourquoi faire alors appel au peuple ? Il s'agit pour l'auteur de mettre en relation les enjeux sociaux et politiques, articulés d'une manière fine comme on vient de le voir à l'histoire culturelle, avec l'histoire économique. Il revient longuement sur la vente des biens nationaux, débats précoces de 1790, afin de savoir comment ces ventes peuvent ou non promouvoir l'égalité. Celle-ci serait promue par la vente en direct avec crédit sur douze ans, qui retarderait cependant le remboursement de la dette, tandis que la vente indirecte permettrait aux capitalistes de se porter acquéreurs et de remplir les caisses mais en créant pour très longtemps une inégalité criante qui ne manquerait pas de retentir sur le système politique qui, loin d'être démocratique, serait ainsi plus probablement oligarchique. Étienne Clavière et d'autres Brissotins étaient favorables comme Robespierre à la vente en direct, et s'ils prennent appui sur le peuple d'une manière plus offensive ce printemps 1792, c'est parce qu'ils savent désormais qu'il ne sera pas possible de faire prospérer le pays et de garantir les assignats autrement qu'en faisant du peuple le pilier de la République, les ressources de l'empire étant vouées à chuter du fait même des assignats et les dépenses des émigrés ne pouvant plus fournir de ressources conséquentes.

L'ouvrage est passionnant et mérite une lecture approfondie, on peut toutefois se demander où sont passés les arguments des sans-culottes eux-mêmes, pour comprendre non pas que les Brissotins aient cherché et réussi ce printemps 1792 à en faire des alliés politiques, mais comment et pourquoi le mouvement populaire y a alors consenti avant de s'autonomiser lors de l'insurrection de 1792. C'est là la part manquante de cet ouvrage, car on aurait aimé aussi savoir comment les sans-culottes avaient vécu leur nouvelle dénomination. Enfin, si indéniablement M. Sonenscher décrit les logiques d'un modèle républicain, il ne permet pas facilement d'imaginer que d'autres conceptions de la république étaient alors en circulation, moins redevables à Rousseau, aux cyniques et à Cicéron, qu'à John Locke, offrant un autre imaginaire social égalitaire qui effectivement se déploie avec plus d'intensité en 1793.